

Nous pouvons par là juger quels étaient ces nobles cœurs et combien ces esprits étaient grandis et trempés par le grandiose de la nature américaine.

Cet héroïsme que rien ne peut abattre, ce mâle courage qui envisage froidement des manœuvres couvrant la moitié d'un continent, nous présentent un remarquable contraste entre les Français qui faisaient tout naturellement de telles choses au Canada et leurs frères de là-bas qui tenaient en Europe une si mesquine et si triste conduite.

Les Anglais n'avaient point renoncé au système de triple attaque qu'ils avaient commencé dans la campagne précédente.

Wolfe, à la tête de onze mille hommes, devait partir de Louisbourg pour venir attaquer Québec, avec une flotte de vingt vaisseaux, dix frégates et dix-huit bâtiments plus petits montés par dix-huit mille marins.

Amherst, qui avait remplacé Abercrombie, s'avancerait avec douze mille hommes, par le lac Champlain et la rivière Richelieu, sur Montréal, d'où il devait manœuvrer par sa droite pour se joindre à Wolfe.

Prideaux, avec l'armée qui avait pris le Fort Duquesne (environ six mille hommes), devait venir vers les lacs, occuper Niagara, couper toutes nos communications avec la Louisiane, descendre le lac Ontario et le Saint-Laurent et se joindre aux deux autres armées à Montréal, où l'on espérait enfin cerner et détruire cette poignée d'opiniâtres français.

Cela faisait quarante-sept mille envahisseurs ! Décidément cette fois, "the French must go." Mais non, cette année encore, l'ennemi se trompera dans ses calculs.